

Par Nathalie Réveillé.  
Historienne et sociologue des arts.  
Les Chamignoux. Allier.  
Mai 2018.

A l'occasion de l'exposition de  
François Lelièvre.  
Villeneuve sur Yonne.  
Encres et bois.

« ... Ils auront montré, surtout, l'importance que j'attache à  
l'invisible, à ce qui n'est pas dit.  
C'est là que réside la plus belle des vérités. »

Samir Boumediene.  
« La colonisation du  
savoir. » Éditions des  
mondes à faire. Vaux-  
en-Velin. 2016. P 479.

## **VERS L'HORIZON...**

Le regard de l'artiste s'avise de ce qui nous est à priori invisible.  
François Lelièvre, semble disposer d'un œil tactile et d'une vision  
révélatrice d'une certaine : 'macroscopie des nervures existantes'.

Les œuvres présentées ici, oscillent en une douce alternance. Elles  
balancent, entre la plongée en de solides et consistants tissus que procurent  
les branches où les troncs, et la sensuelle résurgence, en surface, de la  
fluidité des encres, d'ailleurs engendrées de la combustion de ces mêmes  
bois ! Cette écriture jumelle, se joue d'un rapprochement courtisan de ces  
deux matériaux, en une filiation souvent oubliée. François Lelièvre nous  
suggère ici un accord polyphonique du visuel, et nous amène à une  
harmonieuse réconciliation de ce qui, par habitude, aurait put être qualifié  
« d'antinomique dialectique de la matière ».

Il transpose, par le geste incisif, percutant, puis se faisant caressant, une vision passagère que nul autre que lui ne semblait percevoir. Au creux de la fibre du bois, il dépose et appose, en une gestuelle d'artisan sculpteur, un réseau texturé, propre à la rêverie et à la divagation de l'esprit.

Parce que le travail de cet artiste n'est pas de produire des objets ou d'en faire des sujets, il nous est donné à voir des formes plus que des produits, des matières plus que des réalisations d'artefacts.

Peut être, cela se veut il en fait, une approche amoureuse de la densité des bois qu'il utilise ?

Peut être, est-ce aussi une envie irréductible, de laisser sous-jacent ce que nous cache habituellement l'écorce protectrice de toute intrusion du visible ?

Il nous rend accueillant, en un voyage métaphysique et par le dépassement de ces limites du visuel, le suivi et l'écoulement d'un flux sensoriel, dont le toucher et la vue sont les principaux vecteurs. A chaque trace de l'outil, à chaque caresse de sa main sur les trames, à chaque application des encres, l'artiste est en somme un médiateur au regard d'un univers qui lui est propre, mais que de par ailleurs, chacun porte en soi, enfoui, comme en une inconscience de ce qui nous a précédé.

Francois Lelièvre joue certes, de temps à autre, de quelques lointaines analogies du réel... Mais il s'agit là d'une figure et non d'un stratagème. Configurations donc, qui appellent à notre projection en un univers souche, comme en une certaine matrice, par nous oubliée.

Il semble vouloir nous faire revenir en mémoire que cette « entité matricielle » ne nous a jamais quitté. Que c'est d'elle que nous procédons et que c'est par elle que nous existons. Une forme indéfinie, non estimable en tant que matériau, non plus que par nous nommable, mais qui pourtant reste perceptible. Une présence, une entité, un mode de traduction poétique, qui néanmoins reste irrémédiablement en nous, paraissant coincé 'derrière l'occiput', comme aime à le souligner JMG Le Clézio pour la poésie d'Henri Michaux, mais que nous avons eu jusqu' alors tendance à retrancher de nos contemporaines habitudes...

Graminées, vagues, coquilles, corrosions, stries, strates, callosités, herbages, 'noeudations', étoilements, sinuosités... Les clefs de son langage sont celles d'une nature qui ne s'apprivoise jamais. D'une nature qui,

inlassablement, retourne à son état d'origine. En sa gestuelle, il en reprend d'ailleurs les procédures d'érosion : brûlages, brossages, élimage, projections aqueuses, encrages, maculations, badigeonnages, polissages...

Il nous entretient de ce qui fondamentalement reste inscrit en nos mémoires. Il nous fait prendre conscience, par une verve tactile et une visibilité évidentes, de ce qu'est l'entropie des matériaux abandonnés, des matières en transformation par une naturelle érosion. Mais il s'agit bien plus d'en extraire une incroyable beauté que d'en montrer une corruption avilissante.

C'est pourquoi sans doute, il lui est aussi facile en cette approche, de passer d'un matériau l'autre. Aisé de vaquer entre compacité du bois et fluidité de l'encre. Parce que, quel que soit le matériau utilisé de ces deux médiums qui ont pour lien l'organique, sa main trouvera toujours une entrée tactile et sensorielle, voire poétique et sensuelle, en cette donnée qu'est la genèse de la forme qu'il cherche à mettre au monde.

L'artiste ainsi se joue des passages : Oscillant entre le tronc de l'arbre dénudé et la ligne qu'il y creuse, entre le lissé des bois érodés ou le poli des sculptures achevées, entre l'aplat de la feuille de papier, matiérée, et le dépôt des encrages circonscrits d'un tracé maîtrisé... Passages.

L'œuvre, fragment infime, amenée à l'infini démultiplication par la ductilité même de son procédé de création, se veut ainsi une parcelle d'un monde en constante évolution.

C'est une sorte de microcosme, un minuscule segment de ce qui se veut, dans la nature, être une constante expansion. En ce sens, toute forme que prend le travail de François Lelièvre se décline en une infinité de parcelles qui se modulent, expérimentent leurs contacts et s'interpénètrent en un monde jamais achevé, jamais enclavé.

Les travaux sur bois de l'artiste, peuvent alors se transposer tout autant en des panneaux plats, '*palle*' quasi votives, proches de bas reliefs, qu'en des adjonctions tridimensionnelles relevant de la qualité érectile des piliers ancestraux, des bois flottés ou des brises-lames érodés. Les encres s'autorisent à s'extrapoler d'un moment unique de création, à être reprises, réitérées après une gestation de plus ample pensée, en une infinité de propositions et en un développement pluriel. Les effets sur sylvies consentent à des déclinaisons en quelques couleurs, variantes et variables des terres qui les accueillent. Les formats des '*calligraphies*' acquiescent à

une fluctuation étonnante qui en caractérisent les amplitudes sérielles. Et, peut être est ce cet immuable monde fluctuant perçu et traduit en un geste sur, qui rend aussi haptique pour le spectateur le travail de l'artiste ?

Intervient en cette œuvre, une ligne de tension extrême mais tenue, entre deux points, dont notre regard de spectateur et le geste performatif de François Lelièvre sont les centres : tension intense, entre intérieur et extérieur : Entre ce qui est au dedans, le caché à notre perception, l'invisible, et le dehors, ce que nous suggère et nous laisse percevoir ou plutôt entrapercevoir la gestuaire inscrite par l'artiste en ces matériaux choisis. Polarité, flux binaire, qui nous rend acteur de l'action artistique par notre présence et notre captation de l'œuvre.

François Lelièvre nous amène à toucher, à regarder : à toucher du regard. Ses créations sont des incitations pour ne pas dire des excitations. Mais très vite aussi se font, en nos esprits, de désaltérants et reposants breuvages. Son travail, par lui mis à nu, comme en une duplicité de sa première gestuelle, nous enclin à la caresse visuelle ou tactile de la matière sublimée qu'il nous propose. Il nous engage à un partage d'une évidente poétique de l'œuvre, en la réception que nous seront à même de lui accorder.

« Affleure ici l'invisible dans les trames du visible » !

Emanuele Quinz.

« Le cercle invisible. Environnement systèmes, dispositifs. »

Les presses du réel. Dijon. 2017. P 12.

Nathalie Réveillé

Historienne et sociologue des arts.

Les Chamignoux.

Mai 2018.

( réf. de JMG Le Clézio  
in « Vers les icebergs. »  
Fata Morgana 1978.)